

Gregor Schneider, Jeff Koons Divine banalité

Natasha Hébert

Numéro 69, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8967ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Hébert, N. (2004). Gregor Schneider, Jeff Koons : divine banalité. *Espace Sculpture*, (69), 29–31.

GREGOR SCHNEIDER, JEFF KOONS : DIVINE BANALITÉ

NATASHA HÉBERT

Quoique nous ayons chassé le Dieu biblique de nos croyances quotidiennes, nous en avons inconsciemment conservé ses espaces et ses architectures mythiques. Ce que l'on nomme Enfer et Paradis demeure des lieux communs que nous habitons encore. Toutefois, notre manière d'y vivre s'est transformée. Nous passons désormais plus facilement de l'un à l'autre, évitant d'avoir à choisir pour l'Éternité. L'Enfer et le Paradis semblent s'être rapprochés de nous, divinement banalisés.

JEFF KOONS,
Caterpillar Ladder, 2003.
Aluminium polychromé,
aluminium, plastique.
218,4 x 111,7 x 193 cm.
Photo : Tom Powel.
© Jeff Koons.

À l'automne 2003, au moment où la politique américaine s'appuyait sur le mythe de l'Apocalypse pour défendre ses intérêts, se prendre pour Dieu et chasser le Diable une fois pour toutes, deux grandes galeries new-yorkaises montaient au front en révisant un de nos grands mythes fondateurs. D'un côté, chez Barbara Gladstone, l'Enfer théâtralisé par un jeune premier allemand, Gregor Schneider. De l'autre, chez Sonnabend, le Paradis conçu par une Pop Star américaine, Jeff Koons. Une coïncidence qui n'est pas sans rappeler l'époque des grands mécènes italiens et des divines comédies...

Chelsea, 24^e Rue, la galerie Barbara Gladstone est vide. La porte de côté, celle du garage, s'ouvre sur un bout de ruelle. Un espace en L, de 15' x 45', qui laisse croire que la rue se poursuit naturellement à l'intérieur du bâtiment. Curieusement, cet espace se démarque par le fait qu'il se remarque à peine. L'hôtesse de la galerie confirme : voilà bien l'œuvre de Gregor Schneider. 517, west 24th Street est une construction hyper-réaliste dont la reproduction parfaite contient jusqu'au moindre grain de sable et mégot de cigarette. La bouche d'égout semble y être depuis toujours, le gris monotone du béton est parfaitement invisible. L'odeur qui s'en dégage est puissante, même si elle n'existe pas. L'œuvre de Schneider a été peaufinée jusqu'au bout de la banalité d'un cul-de-sac de ruelle, cumul d'années d'usure et de petites histoires anodines.

Chelsea, 22^e Rue, la galerie Sonnabend présente *Popeye*, un espace rempli d'échelles, de bouts de clôtures en aluminium, de jouets pneumatiques gonflés, les uns encastrés dans les autres. On se croirait dans une remise de banlieue à l'odeur de pelouse tondue. Ici aussi, tout a été reproduit à la perfection. Ces objets qui sortent du grand atelier de Jeff Koons sont des moulages en aluminium repeints par des doigts de fées. Ces canards, écrevisses, singes et grenouilles reluisent tant dans leur imitation de plastique originel qu'on résiste avec peine à y enfoncer le doigt, par réflexe, juste pour rompre l'interdit.

DIVINE BANALITÉ

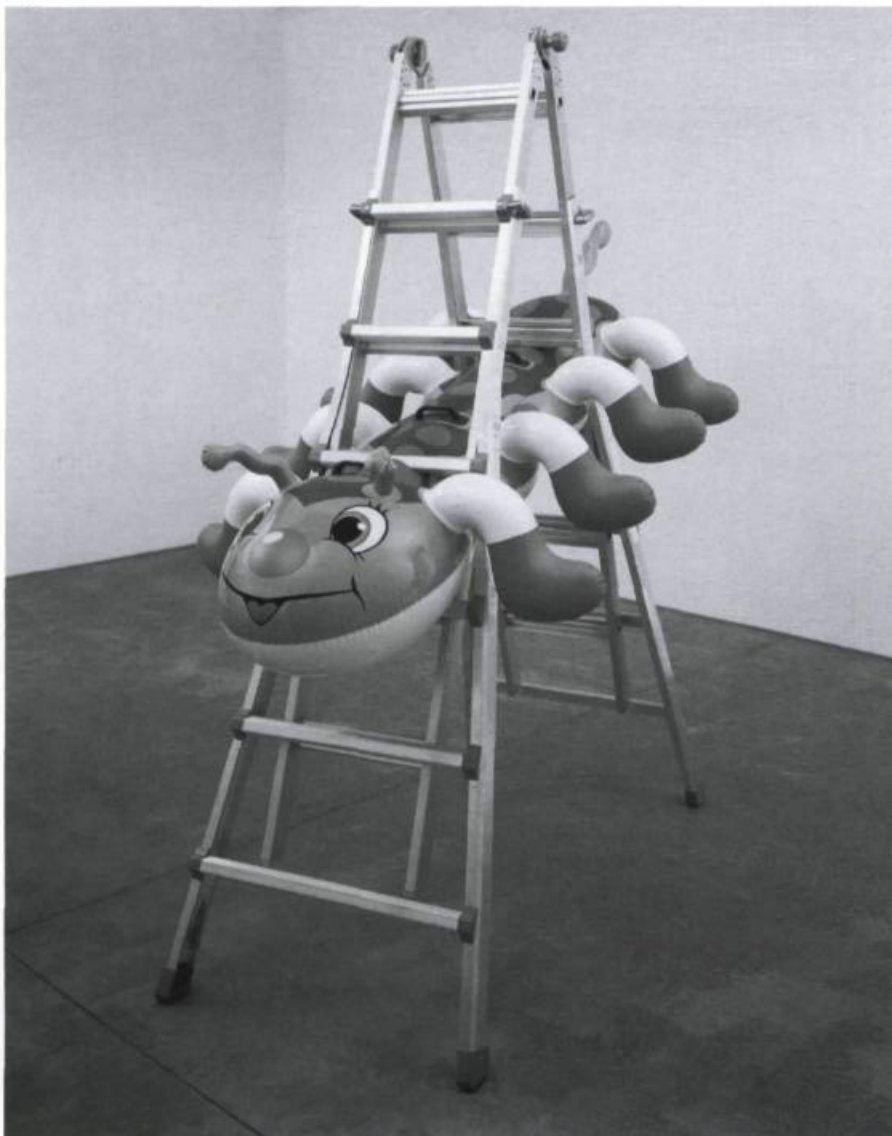
Les découvertes scientifiques, l'économie, la psychanalyse, le métissage culturel, les politiques internationales, la rapidité des communications, les théories sociologiques et artistiques, certains échecs de la religion, tout comme certains échecs de la

science, ont fini par détruire cet imaginaire fantastique d'un au-delà plus grand que soi. Le monde est devenu minuscule. L'univers est un trou noir. Le Dieu occidental est devenu star de cinéma et image de propagande. La notion de divinité s'est mystérieusement rapprochée de l'humain. Maintenant que la volonté divine n'explique plus rien, l'être humain est seul parmi d'autres solitudes. Il est devenu responsable de ses actes, de ses relations, de ses choix, de sa prospérité, de ses émotions, de la santé de son esprit et de son corps. Son conscient a le dessus sur son inconscient nettoyé. L'humain autonome est auto-guérisseur : il possède le contrôle de son univers. Il est prédictible, conforme, académique, hiérarchique. Il s'accroche à ses objectifs, à ses justifications, à ses validations.

Pire, il doit apprendre à savourer l'instant...

En ramenant la divinité vers l'humanité, l'univers a tristement perdu de sa substance imaginaire et mystique. Ces grandes émotions et ferveurs ont été diluées. Les extrêmes se rencontrent maintenant quelque part au milieu. Ce que l'humain tentait d'éviter dans sa fuite (imaginaire), ce quotidien banal, il le retrouve désormais au fond de lui. N'aspirant plus aux flammes torrides de l'Enfer ou aux effluves suaves du Paradis, l'être humain fait face à son quotidien. Le présent est brutal. Le concret est vide. La banalité est cruelle. Le vide est éreintant. Puisqu'il est Dieu, et bêtement banal, comment peut-il désormais éviter la banalité ? Être à l'image de Dieu, c'est devenir son propre reflet : Dieu est platement humain. Et, l'humain s'ennuie divinement.

L'art classique utilisait le sublime d'un Enfer et d'un Paradis plus grands que soi, afin d'élever l'esprit l'humain au-dessus de sa condition banale et difficile. Aujourd'hui, la spiritualité devenue



JEFF KOONS, *Chainlink*,
2003. Aluminium
polychromé, acier
galvanisé. 264,1 x 173,9 x
43,1 cm. Photo : Tom
Powel. © Jeff Koons.



GREGOR SCHNEIDER,
517 West 24th, 2003.
Acier, fer, ciment, bois,
plâtre, huile à moteur,
graisse minérale, peinture
acrylique, laque, vase,
lampadaire, viande, urine
et bactéries diverses.
Diamètre extérieur : env.
4,1 x 13,7 x 4,5 m. Avec
l'aimable autorisation de
Barbara Gladstone

